mais je suis très peu enclin à faire remonter à la même source les scholies et les gloses interlinéaires qui les doublent souvent et les contredisent parfois.

Dans ces conditions, je serais tenté de fixer la date de la majeure partie de nos scholies à une période du moyen âge, où les auteurs classiques, et surtout les poètes, connurent un grand regain de faveur, c'est-à-dire aux VI^e^-VII^e^ siècles, période où certains érudits avaient conservé de l'antiquité une connaissance suffisante pour commenter encore décemment des textes devenus obscurs pour beaucoup de leurs contemporains[1], mais où le christianisme et sa littérature n'avaient pas encore submergé en eux la culture classique, comme il arriva par la suite.

A. BOUTEMY.

V

LA CULTURE DU PUBLIC ROMAIN A L'ÉPOQUE IMPÉRIALE

PAR M^lle^ A. GUILLEMIN
Docteur ès lettres
Professeur à l'Université libre de jeunes filles de Neuilly

Les révolutions politiques et sociales qui amenèrent l'empire romain à remplacer la république accaparent à tel point la curiosité de ceux qui lisent l'histoire qu'ils ont peine à se représenter que sous les remous de ces graves événements la vie quotidienne ait pu aller son train sans se laisser troubler par leurs secousses. Ainsi hésitons-nous à croire qu'au cours de la Révolution française le calme et la régularité aient pu régner dans presque tous les foyers provinciaux et dans beaucoup de ceux de Paris. Cependant, après

1. Je songe notamment aux éditeurs d'Horace et d'autres auteurs : Mavortius et Félix (VI^e^ siècle) et aux commentaires d'Horace composés vers leur époque ou peu après, que nous ont conservés quelques manuscrits (*Parisinus* 7971, *Parisinus* 7972, *Parisinus* 7974, *Bruxellensis* 9776-9778, etc.), et qui présentent bien des traits communs avec le commentaire du *Additional* 14086 (cf. A.-J. Botschuyver, *Scholia in Horatium* λφψ). Celui-ci s'oppose d'ailleurs nettement aux scholies du XI^e^ et du XII^e^ siècle que l'on rencontre d'habitude.

le rétablissement de la paix civile, le public que nous avons appris à connaître dans l'entourage de Scipion et dans celui de Cicéron (cf. cette *Revue*, 1934, p. 52 et 329) reparaît à nos yeux, semblablement divisé et groupé, possédant, ou peu s'en faut, le même genre de culture. Seulement sur certains points les circonstances ont modifié ses goûts et imprimé de nouvelles directions à ses tendances.

* * *

Si nous envisageons d'abord le petit peuple, la première question qui se pose est celle du nombre des illettrés. Mais ici, les statistiques n'existant pas encore, il nous faudra user d'inductions et n'aboutir qu'à des approximations.

Il faut tenir compte d'abord de ceux qui savaient écrire. La découverte d'écrits privés serait précieuse pour nous. Malheureusement, l'Égypte, la terre féconde en papyrus, ne nous a guère rendu que des documents grecs. M. P. Jouguet en a donné la raison : « Il est certain, dit-il, que les Romains de Rome et les Italiens dont le latin était la langue maternelle ne sont jamais venus qu'en tout petit nombre dans la vallée du Nil[1]. » Le régime spécial auquel était soumise l'Égypte en rendait l'accès très difficile. C'est sur des papyrus grecs que se fonde M. W. A. Oldfather pour évaluer très généreusement la pénétration de la culture antique et affirmer qu'il existait dans l'antiquité peu d'illettrés, même parmi les esclaves[2]. L'unité du monde ancien était à ce moment réalisée sous l'hégémonie de l'empire romain, le goût des voyages très répandu, les expatriations faciles, en particulier pour les petites gens que la recherche d'un métier lucratif faisait souvent changer de pays, si bien qu'on peut escompter sans grandes chances d'erreur un nivellement de toutes les civilisations et transporter au public romain ce que nous savons du public grec.

D'ailleurs, bien des faits confirment cette supposition. On a donné pour preuve de l'extension de la connaissance de la lecture que Polybe, avant l'époque de Cicéron, rapportait que dans l'armée le mot d'ordre passait de main en main, écrit sur une tessère[3].

1. *Les papyrus latins d'Égypte*, Rev. Ét. lat., 1925, p. 37.

2. *Levels of culture*, Ohio State University Bull., september 15, 1932, p. 300 et 301.

3. Mommsen et Marquardt, *Manuel*, XI : *Organisation militaire*, traduction J. Brissaud, 1891, p. 130.

A ce témoignage, joignons celui des affiches pompéiennes. C'était à coup sûr au petit peuple que s'adressait l'annonce que « la *familia gladiatoria* de l'édile Suettius Certus combattrait à Pompéi la veille des kalendes de juin, qu'il y aurait chasse et velarium[1] ». Et pour qui étaient écrites les adresses : *Circinaeus hic habitat*[2], *M. Iuni insula sum*[3], etc..., les affiches de victuailles ou autres denrées, fromage, huile, paille, foin, farine, bois, moutarde, bette[4], etc..., les annonces de boutiques et de mansardes à louer[5], sinon pour les petites gens en quête de logis, les esclaves envoyés à l'*obsonium* ou à d'autres missions? Certaines salutations : *Eulale, bene ualeas cum Vera tua conjuge*, que termine une grossièreté[6], des malédictions : *in cruce figarus*[7], sans parler d'une foule d'indécences[8], ne peuvent émaner que du petit peuple qui, à la manière du poète de carrefour dont Martial fait le portrait[9], griffonne sur le mur de méchants caractères avec le morceau de charbon ou de craie qu'il vient de ramasser. Ajoutons ces invitations qui s'étalent sur les murailles des cabarets : *da fridam pusillum*[10], *adde calicem Setinum*[11]. Ces inscriptions étaient nombreuses, au point d'émerveiller leurs écrivains eux-mêmes :

admiror, pariens, te non cecidisse ruinis,
qui tot scriptorum taedia sustineas[12],

et par leur orthographe, qui conserve souvent la trace d'une prononciation défectueuse, autant que par leur syntaxe, elles dénoncent des auteurs médiocrement lettrés.

Au moment où Caligula multiplia les impôts et en inventa de toute sorte, le public, ignorant le texte de l'édit (*per ignorantiam scripturae*), le réclama (*flagitante populo*) ; mais l'empereur, qui avait intérêt à ne pas le livrer, le fit afficher en très petits caractères et en un lieu étroit[13]. Les détails de cette anecdote ne se comprendraient pas s'il y eût eu beaucoup d'illettrés dans le *populus* dont il s'agit.

Parmi ce petit peuple, il ne faut pas ranger les esclaves, dont

1. E. Diehl, *Pompeianische Wandinschriften und Verwandtes*, Bonn, 1900, n° 246.
2. *Id.* 318.
3. *Id.* 320.
4. *Id.* 390 et suiv.
5. *Id.* 435.
6. *Id.* 486.
7. *Id.* 490.
8. *Id.* 500 et suiv.
9. 12, 61.
10. Diehl, 631.
11. *Id.* 632.
12. *Id.* 668.
13. Suet. *Cal.* 41.

l'éducation était souvent plus complète que celle des hommes libres. Et il ne s'agit pas ici de ceux que le maître avait choisis parmi les plus intelligents et qu'il avait voués au travail intellectuel pour se les associer dans ses études personnelles, le Tiron de Cicéron, le Zosime de Pline le Jeune[1], l'Épicadus de Sylla[2], sans parler des innombrables rhéteurs dont Suétone atteste l'origine servile, Stabérius Éros[3], Valérius Caton[4], Voltacilius Pitholaus[5], etc... Dans les grandes maisons, il existait une sorte de pensionnat pour les jeunes esclaves, le *paedagogium*[6], qui a même donné son nom à l'ensemble de ceux qui y étaient réunis[7]. C'était là qu'ils faisaient leurs études. Trimalchion et son ami le chiffonnier Échion, singes du grand monde, sont représentés par Pétrone comme vivement intéressés par les progrès des petits esclaves[8].

Le paysan semble, au contraire, avoir été le type de l'*indoctus*. Quintilien le range au même niveau que le barbare[9]. Sénèque, voulant donner l'exemple d'un cadeau mal choisi, ne trouve mieux que celui d'un livre à un paysan[10]. Mais s'il ne lit guère, comme autrefois beaucoup d'habitants de nos campagnes, comme eux aussi il connaît le grand livre de la nature et sa contemplation développe en lui des habitudes de réflexion qui suppléent à la culture acquise au moyen des livres : *quis non etiam rusticorum aliqua de causis naturalibus quaerit*[11].

La culture du bas peuple ne dépassait guère, d'ailleurs, la connaissance de la lecture et de l'écriture. Il ne possédait pas cette correction du langage, si largement répandue, qui faisait l'orgueil du Romain. Quintilien le lui reproche : *nam, ut transeam quemadmodum uulgo imperiti loquantur, tota saepe theatra et omnem circi turbam exclamasse barbare scimus*[12]. Les *graffiti* de Pompéi ne sont pas pour le contredire. D'ailleurs, Pétrone nous a rendu le service de reproduire d'une façon transparente le langage de ces illettrés avec quelques fautes de langue, mais surtout avec l'absence de subordination, la fréquence des maximes générales et des proverbes, avec les métaphores expressives et savoureuses qui le

1. *Ep.* 5, 19.
2. Suet. *Gramm.* 12.
3. *Id.* 13.
4. *Id.* 11.
5. *Id.* 27.
6. Pl. *Ep.* 7, 27, 13.
7. Sen. *Vit. beat.* 17; *Ep.* 123, 7, etc...
8. Petr. 46, 3 et suiv.; 75, 4.
9. 2, 20, 6.
10. *Ben.* 1, 11, 6.
11. Quint. 1, pr. 16.
12. 1, 6, 45.

caractérisent[1]. C'est sans doute quelque Trimalchion ou quelque Échion que Juvénal a en vue lorsqu'il représente le Grec toujours prêt à louer la conversation d'un ami sans culture[2].

Nous avons à nous demander maintenant si ce peuple avait quelque forme de goût littéraire et quelque conception des plaisirs de l'esprit. La réponse de Juvénal, *panem et circenses*, a trop souvent suffi aux moralistes en quête de déclamation et parfois aux historiens. Elle émane d'un satirique, d'un *laudator temporis acti*, et cette circonstance doit nous mettre en défiance. Le cirque a tenu sans doute une grande place parmi les divertissements de l'empire et les courses n'y étaient pas plus coupables qu'elles ne le sont aujourd'hui à Chantilly et à Longchamp. Les autres jeux appellent, il est vrai, de bien graves réserves. Mais le cirque n'était pas tout. A côté de lui s'offrait le mime, qui a été l'une des passions du monde ancien. Il ne nous est guère connu que par les patientes recherches de H. Reich[3], par quelques échantillons d'une allure toute littéraire, représentant inexactement le genre, qui nous sont venus de Théocrite et d'Hérondas, et par un passage du *Satiricon* qui nous introduit, pour ainsi dire, dans la loge même des acteurs[4]. Au moment où la bande d'Eumolpe arrive à Crotone, elle décide d'exploiter la situation en trompant les habitants par une comédie bien organisée. Eumolpe est à la fois l'impresario et le premier rôle du mime (*mimum componere*) ; nous assistons à la composition du libretto (*formulam*) et aux indications de jeux de scènes données aux acteurs. Nulle part on ne comprend mieux ce qu'était le mime, véritable *commedia dell' arte*, qui attendait son existence de l'improvisation des acteurs. Le peuple aimait ce genre. Il y voyait reparaître, comme chez nous sur les tréteaux du Pont-Neuf, de vieilles connaissances dont il savait par cœur les mœurs et les ridicules : *Dossenus*, *Pappus*, le *scurra*, le *parasitus*, le *morio*, le *sannio*, l'*ardalio*, le *bucco*, le *mimus calvus*, etc... La preuve de la popularité de ces héros, c'est que Rome, au triomphe qui suivit la guerre des Gaules, ne trouve pas de plus grand honneur à faire à César, dans la licence des propos fescennins, que de le comparer à l'un d'entre eux : *moechum caluum adducimus*[5], chantaient les soldats autour du char. L'intérêt porté au mime par le

1. Cf. en particulier les propos des affranchis, 42 et suiv.
2. 3, 86-87.
3. *Der Mimus*, Berlin, 1903.
4. 117.
5. Suet. *Iul.* 51 ; cf. H. Reich, I, p. 195.

public, dit H. Reich, avait fait de ce genre dramatique un quasi-instrument de gouvernement[1]. L'acteur Pylade répondit un jour à une observation d'Auguste : « Vous avez intérêt, César, à ce que le peuple (τὸν δῆμον) s'occupe de ce qui nous concerne[2]. » Les vers d'atellanes servaient au public à exprimer son mécontentement avec ensemble[3]. Bref, rien n'était changé depuis le temps où Cicéron, pour prendre la température de l'opinion romaine, demandait à être informé des *mimorum dicta*[4].

Si le mime plaisait au public, c'est qu'avec le réalisme inné à la race il mettait sous ses yeux la vie de tous les jours, principalement dans les milieux de petites gens. On ne saurait douter qu'il l'ait fait souvent avec grossièreté, souvent aussi avec cette cruauté et ce goût du sang qui ont été si longtemps dans les mœurs de l'humanité et dont on se demande parfois si de nos jours ils ont pleinement disparu. Martial nous apprend que dans le mime de Laureolus un condamné à mort était vraiment crucifié[5]. Mais ces brutalités n'étaient pas la forme essentielle du mime. L'un des monuments les plus étendus qui nous soient restés de ce genre est le beau recueil de sentences de Publilius Syrus, parmi lesquelles se lisent les pensées les plus délicates. Sénèque leur a rendu hommage dans le *De tranquillitate animi* en disant que plusieurs ne seraient pas déplacées sur le cothurne[6]. Ces maximes, dit-il encore, alternaient avec de grosses plaisanteries, lancées vers le sommet de la *cauea*, où siégeait le petit peuple, et le petit peuple en faisait son profit, dit-il ailleurs, car lui-même (*ille sordidissimus*) applaudissait à l'unanimité les vers de ce genre et se réjouissait de voir faire le procès de ses propres défauts[7]. Certains aspects de la culture intellectuelle lui parvenaient aussi par la voie du théâtre. En parcourant les épigrammes de Martial, on se convainc aisément que souvent les spectacles du cirque ne se comprenaient que si l'auditeur était initié à ce système de légendes sur lequel reposait tout l'art et toute la poésie antique. Et dès le temps de Plaute il en était ainsi. Une pièce comme *Amphitryon*, le fragment des *Bacchides*[8], dans lequel tant de jeux de mots roulent sur les récits concernant la prise de Troie que Virgile n'avait pas encore popu-

1. I, p. 187.
2. Dio. Cass., 54, 17.
3. Suet. *Galba*, *13*.
4. *Att.* 13, 3, 2.
5. *Spect.* 7, 4.
6. 11, 8.
7. Sen. *Ep.* 108, 10.
8. Pl. *Bacch.* 925 et suiv.

larisés, montrent que les petites gens même étaient capables de saisir la finesse de ces plaisanteries et d'en rire : Plaute eût été en grande partie inintelligible sans une connaissance élémentaire de ces légendes.

Des divertissements plus sérieux s'offraient aussi aux basses classes. Depuis le règne de Tibère, il est vrai, les comices gardaient le silence. Mais les basiliques et les tribunaux du forum s'ouvraient à tous et les humbles s'y laissent entrevoir. Pline parle des auditeurs en haillons qui l'intimident à ses heures : *illos quoque sordidos pullatosque reveremur*[1]. Quintilien explique que quand l'action de l'orateur s'exagère, s'il bat des mains, s'il frappe du pied, se donne des coups sur la cuisse, la poitrine ou le front, les cercles de petites gens sont ravis : *mire ad pullatum circulum facit*[2]. Si cette remarque n'atteste pas le bon goût du peuple, elle atteste sa présence. D'ailleurs, on ne s'expliquerait pas que Domitien eût choisi pour les concours capitolins des locaux énormes, le théâtre de Pompée, l'Odéon, le Stade, s'il n'eût prévu des foules qui ne pouvaient se former sans l'assistance des basses classes. Et ces foules étaient là le jour où elles adressèrent à l'empereur, *ingenti consensu*, « avec une énorme unanimité », une prière pour Palfurius Sura[3].

* * *

Au-dessus de ces masses dont la capacité ne s'étendait pas au delà de la lecture et de l'écriture et dont les goûts intellectuels atteignent le niveau du mime, nous rencontrons un public cultivé, dans lequel persiste la discrimination établie par Lucilius entre Persius et Laelius Decimus[4]. Horace nous prévient que son public de choix, ce sont les chevaliers[5] ; aux chevaliers, qui n'appartenaient pas nécessairement à l'ordre social de ce nom, il accordait un bon goût infaillible, tandis que le *populus*, le grand public qu'il leur oppose, n'en a que des éclairs[6]. Pline distingue aussi les *docti* ou raffinés, des *imperiti* ou *indocti*, le grand public de jugement peu sûr[7]. Les limites de ces classes ne pouvaient être que flottantes,

1. *Ep.* 7, 17, 9.
2. 2, 12, 10.
3. Suet. *Dom.* 13, 1.
4. A. Guillemin, *Le public et la vie littéraire à Rome au temps de la République*, Rev. Ét. lat., 1934, p. 65.
5. *A. P.* 113, 248; *Sat.* 1, 10, 76.
6. *Ep.* 2, 1, 63.
7. *Ep.* 2, 19, 8.

elles se perdaient l'une dans l'autre par une dégradation insensible. Nous nous en tiendrons donc en gros aux indications des anciens, et dans le cadre qu'ils nous offrent nous allons essayer de définir le niveau et les tendances intellectuelles du grand public.

Un premier fait nous frappe dès que nous l'abordons : c'est celui des souvenirs persistants et vivants qu'il emportait de l'explication des poètes. Le meilleur témoignage que nous en ayons est la littérature funéraire. M. E. Galletier a très bien mis en évidence l'intérêt de cette littérature[1]. En face du pessimisme conventionnel de la satire, les épitaphes nous révèlent des aspects bien plus attrayants de la population antique. Mais à qui devons-nous cette révélation? Autrement dit, dans quel milieu faut-il chercher les auteurs de ces épitaphes? On a parlé d'un manuel dont le lapicide aurait tiré ses textes. M. E. Galletier ne juge pas concluants les arguments par lesquels on a cherché à en prouver l'existence. Il croit bien plutôt que les épitaphes sont composées par la famille, soit qu'elle rédige elle-même son petit poème, soit qu'elle glane l'expression de ses regrets sur l'inscription d'autres tombeaux[2]. L'on se sent incliné vers cette opinion, non seulement par le contenu si personnel de beaucoup d'épitaphes, mais par les innombrables fautes de grammaire et de métrique qui les caractérisent. L'existence d'un texte passe-partout, même utilisé avec des combinaisons variées, ne saurait rendre compte de ces deux circonstances.

Les incorrections s'expliquent, au contraire, par l'humilité de ceux auxquels sont consacrées un grand nombre d'épitaphes : des affranchis, des esclaves, une bouchère, de petits commerçants[3], etc... M. E. Galletier a même montré que les confidences posthumes émanaient presque sans exception du petit peuple, les grands se contentant de quelques lignes sobres et hautaines[4].

Cependant, malgré les gaucheries et les fautes de toute sorte, les souvenirs classiques affluent. C'est avec des débris de Virgile, d'Ovide, de Properce, de Lucrèce, de Tibulle, etc..., que les vivants

1. *Étude sur la poésie funéraire romaine d'après les inscriptions*, Paris, 1922, p. 118, etc...

2. *Poésie funéraire*, p. 226 et suiv.

3. *C. I. L.*, 1, 1194; 6, 12652; F. Plessis, *Épitaphes*, Paris, 1905, n° 26; E. Galletier, *Poésie funéraire*, p. 269.

4. *Id.*, p. 52.

pleurent leurs morts[1]. Deux vers de l'*Énéide* sont gravés sur la tombe d'une esclave[2]. Les inscriptions de Pompéi regorgent aussi des citations des poètes. Elles sont si nombreuses qu'il est même impossible d'en donner un inventaire dans cette étude[3].

D'ailleurs, l'incorrection est loin d'y régner partout. La valeur littéraire de ces épitaphes reflète vraisemblablement celle des divers publics auxquels on les doit. Deux faits attireront notre attention. Le premier, c'est la place énorme que les élégiaques tiennent dans cette littérature, soit sur les tombes, soit sur les murs de Pompéi[4]; le second, c'est que ces élégiaques, nous l'avons vu, n'étaient pas ou étaient peu utilisés dans l'enseignement[5]. Le public moyen les a certainement, au sortir de l'école, lus et relus pour son plaisir et conservés dans sa mémoire, tenace comme elle l'était dans l'antiquité. Leur pénétration dans les couches inférieures de la population s'explique probablement, comme la connaissance qu'en possédait Trimalchion, par des citations répétées de ceux qui les connaissaient directement, par le mélange intime de ces souvenirs à tous les événements de la vie. C'étaient quelques vers qui étaient familiers, les plus célèbres, les plus répétés, et non pas le poète entier.

Le public moyen était donc de culture inégale, et cette circonstance nous invite à essayer d'en déterminer la composition.

On y rencontre d'abord de petits bourgeois, comme le père d'Horace, qui, n'ayant pas joui eux-mêmes de la culture, la voulaient pour leurs enfants et la leur procuraient même au prix de sacrifices[6]. On y rencontre aussi des hommes du monde, parlant bien, mais sans la recherche des *scholastici* ou grammairiens voués à l'enseignement et qui s'efforcent de se distinguer de ces derniers par un certain laisser-aller dans le choix du vocabulaire[7]. Il y avait aussi les officiers, dont les allures n'ont pas beaucoup changé depuis le temps de Lucilius. A la colonie militaire de Venusia, ils sont rois[8], mais ne ressentent pas pour leurs descendants le besoin d'une culture supérieure à celle que donne le maître

1. Cf. E. Lissberger, *Das Fortleben der römischen Elegiker in den Carmina epigraphica*, Tübingen, 1934, *passim*.
2. Bücheler, *Carm. lat. epigr.* 816.
3. *C. I. L.*, 4, 1237; 1893; 1894; 3072; 1896; 3155, etc...
4. Cf. E. Lissberger, *passim*.
5. Quint. 1, 8, 6.
6. Hor. *Sat.* 1, 6, 76 et suiv.
7. Sen. *Contr.* 7, Praef. 3.
8. *Magnis et centurionibus*, Hor. *Sat.* 1, 6, 72.

d'école Flavius. Les historiens s'accordent sur l'indifférence de ces soldats à l'égard des plaisirs de l'étude. Perse leur prête un grand mépris de la philosophie[1]. Martial témoigne qu'ils lisaient son livre au pays des Gètes[2]. Mais sans doute y cherchaient-ils d'autres plaisirs que ceux des lettres. C'est dans les bagages d'un officier que furent trouvés les contes milésiaques d'Aristide, avec lesquels bien des épigrammes peuvent rivaliser[3].

Ce public moyen comprenait aussi beaucoup de femmes. L'école du *ludi magister* recevait souvent les deux sexes[4]. Au sortir de ces éléments, il semble que la plupart des jeunes filles aient continué leurs études chez elles. Pline fait l'éloge des goûts studieux de la petite Minicia Marcella, qui mourut fiancée, n'ayant pas encore treize ans[5]. Les épitaphes attestent sans cesse, même pour de très jeunes filles, que leurs études étaient pleines de promesses[6]. L'un des passages qui nous renseignent le mieux sur les disciplines et les exercices qui en faisaient l'objet est celui que Juvénal leur consacre dans les vers 434-456 de la satire VI. Ils ne sont certes pas à leur honneur, mais outre qu'ils émanent d'un satirique, outre que l'espèce des pédants et des pédantes a existé dans tous les temps et dans tous les lieux et que sa présence à Rome ne doit rien faire préjuger pour l'ensemble des femmes, Th. Birt a expliqué que le poète désapprouve beaucoup moins les connaissances possédées par celle qu'il met en scène que l'abus qu'elle en fait, de manière à se rendre insupportable à la société qu'elle préside[7]. Dans cette critique, nous retrouvons les exercices pratiqués à l'école : parallèles de poètes (434-437), exercices de style faisant probablement partie d'une déclamation (448-450), connaissance de l'histoire, dont Quintilien recommande la lecture aux élèves du rhéteur[8] (450), science de la grammaire (451-456) et des poètes (454).

Les femmes ont même souvent dépassé ce niveau moyen et laissé un nom dans la littérature. Ce fut le cas de Périlla, d'Agrippine, mère de Néron, dont on a connu des mémoires, de Cécilia Trébulla et de Julia Balbilla, dont les poèmes furent écrits sur le

1. 3, 77 et suiv.
2. 11, 3, 3-4.
3. Plut. *Crass.* 32.
4. Mart. 9, 68, 1-2; 8, 3, 15-16.
5. *Ep.* 5, 16, 3.
6. E. Galletier, *Poésie funéraire*, p. 142.
7. *Der Aufbau der sechsten und vierten Satire Juvenals*, Rh. Mus., 1915, p. 537.
8. 2, 5, 1.

colosse de Memnon, de Sulpicia, l'un des auteurs du *Corpus Tibullianum*, d'une seconde Sulpicia vivant sous Domitien[1], etc...

Mais laissons là les talents exceptionnels et tenons-nous-en à la culture de la femme moyenne. L'épithète de *docta* lui est appliquée en mainte circonstance, ce qui marque moins, comme nous l'avons dit, l'érudition que le bon goût littéraire[2]. Elle se rencontre surtout dans l'élégie et pour Properce le don qu'elle représente est le meilleur assaisonnement de l'amour[3]. Voici comment il s'explique sur ce don et la culture qui le confère :

> *uni si qua placet, culta puella sat est,*
> *cum tibi praesertim Phoebus sua carmina donet*
> *Aoniamque libens Calliopea lyram*
> *unica nec desit iocondis gratia verbis*[4].

Cynthie faisait donc des vers (27), elle jouait de la lyre (28) et parlait agréablement (29). *Docta* se lit souvent sur les épitaphes[5]. Dans le résumé en prose qui commence l'inscription funéraire de la petite danseuse Eucharis, actrice de mime, morte à quatorze ans, à l'époque républicaine, on lit : *docta erodita omnes artes*, et, au cours du petit poème qui suit :

> *docta erodita paene Musarum manu*[6].

Avec Eucharis comme avec Cynthie, nous sommes en plein demi-monde et nous avons lieu de nous demander s'il en était à Rome comme en Grèce, où la culture intellectuelle était l'apanage de la courtisane, mais non de la femme de la société. Or, les talents prêtés par Properce à Cynthie sont attribués par d'autres écrivains aux femmes les plus distinguées. Déjà l'épitaphe de Claudia, une contemporaine des Gracques et de Cornélia, vantait le charme de la conversation de la morte : *sermone lepido*[7]. Plus proche par les temps de Cynthie, la femme de Pline a les mêmes talents : elle est connaisseuse en belles-lettres, chante les vers de son mari et les accompagne sur la cithare[8]. Certaines n'ont même pas reculé devant des études plus graves. Le rhéteur Sénèque, d'une austé-

1. Cf. C. Bader, *La femme romaine*, Paris, 1877; beaucoup d'autres lettrées sont énumérées dans cet ouvrage.
2. A. Guillemin, *Le public et la vie littéraire*, Rev. Ét. lat., 1934, p. 330.
3. 2, 13, 11.
4. 1, 2,26-29.
5. *C. I. L.*, 6, 33898; 6, 21846, etc...; Büchel. 1136.
6. *C. I. L.*, 1, 1009 et 6, 10096.
7. *C. I. L.*, 1, 1007 et 6, 15346.
8. Pl. *Ep.* 4, 19, 2-4.

rité digne des *barbati*, a interdit à sa femme Helvia l'accès de la philosophie. Mais son fils, beaucoup plus moderne, lui conseille d'y chercher la consolation de ses chagrins[1] et applique à sa mère les principes qu'il a posés dans le *De constantia sapientis*[2] : *imprudens animal est et, nisi scientia accessit ac multa eruditio, ferum*, « la femme est un être irréfléchi et, quand son intelligence n'a pas été améliorée par la connaissance et une grande culture, tout impulsif ». L'étude de la philosophie est signalée, d'ailleurs, dans l'éloge funèbre de femmes qui ne sont pas autrement connues[3]. Cornelia, femme de Pompée, avait approfondi la plupart des disciplines en vigueur de son temps[4]. Les femmes prenaient aussi largement part aux manifestations littéraires du pays. Pour n'en pas citer d'autre exemple, elles remplissaient les galeries de la basilique Julia les jours de grands procès[5]. Seule la langue grecque semble leur avoir été déconseillée, et encore s'agit-il moins de son acquisition que de son usage. Pour Juvénal[6] et pour Martial, c'est celle des amours condamnées ; Martial s'exprime énergiquement sur ce point :

tu licet ediscas totam referasque Corinthon,
non tamen omnino, Laelia, Lais eris[7].

A côté des femmes, n'oublions pas les enfants. Certaines habitudes de l'époque ne tendirent que trop à en faire des personnages. Non seulement les parents se rendaient fréquemment à l'école du rhéteur pour applaudir des travaux de tout jeunes gens qu'il aurait mieux valu corriger[8], mais les empereurs appelèrent les enfants à concourir dans les jeux publics. Le hasard nous a conservé le nom de quelques petits prodiges qui se révélèrent à cette occasion[9]. On a découvert en 1871 le tombeau de l'un d'eux, qui concourut avec un poème grec de quarante-trois vers, ayant pour sujet les reproches adressés par Jupiter au Soleil pour avoir confié son char à Phaéton. Le pauvre petit mourut à onze ans, épuisé peut-être par cet effort prématuré[10]. P. Annius Florus et L. Valérius Pudens eurent la même gloire et la même fin vers l'âge de

1. Sen. *Helv.* 16.
2. 14, 1.
3. E. Galletier, *Poésie funéraire*, p. 128.
4. Plut. *Pomp.* 55.
5. Pl. *Ep.* 6, 33, 4.
6. 6, 184 et suiv.
7. 10, 68, 11-12.
8. Pers. 3, 44-47.
9. G. Lafaye, *De poetarum et oratorum certaminibus apud ueteres*, Paris, 1883, p. 79 et suiv.
10. *Id.*, p. 71 et suiv.

treize ans[1]. A cette phalange appartenait sans doute le « jeune poète » dont le petit sarcophage est conservé au musée du Louvre.

Dans le monde de la culture, Rome jouissait assurément d'un rang privilégié. Non seulement les écoles y étaient plus nombreuses, les maîtres meilleurs, mais de plus elle possédait le don qu'ont eu certaines capitales intellectuelles de stimuler les esprits et d'offrir le milieu rêvé pour l'épanouissement d'œuvres plus parfaites et plus délicates. Martial a rendu plus d'une fois ce témoignage à la grande cité[2] ; dans le prologue du livre XII, il en regrette les bibliothèques, les théâtres, les cercles. A cela près, les provinces suivaient l'impulsion de Rome ; les livres, nous l'avons vu précédemment, y parvenaient nombreux, bien qu'avec un certain retard[3] ; le nom des grands hommes y soulevait le désir de les connaître[4] ; des cercles de lettrés existaient dans de petites villes comme Herculanum[5]. Sans doute y a-t-il quelque exagération dans la promesse que se font les poètes d'atteindre par leurs œuvres la Colchide, le pays des Gétules, celui des Daces, des Gélons, le monde entier[6]. Mais les goûts du reste de l'empire différaient assurément de ceux de la capitale moins en nature qu'en degré.

* * *

Nous avons à parler maintenant de la partie du public qui, beaucoup moins nombreuse que les deux précédentes, a suffi cependant, par son éclat et son activité, à leur faire écran. Bien souvent, elle représente à elle seule le public romain, et sa fécondité et son originalité ont fait oublier qu'elle n'en est, à tout prendre, que l'élite, c'est-à-dire la minorité.

Il ne peut être question de faire ici l'histoire des cercles littéraires de l'époque impériale. Les noms seuls des personnalités autour desquelles ils se sont groupés, Auguste, Mécène, Asinius Pollion, Messala, Denys d'Halicarnasse, Tibère, Pison, Sénèque, Cotta, Pline le Jeune, Arruntius Stella, Rutilius Gallicus, Manilius

1. G. Lafaye, *De poetarum et oratorum certaminibus apud ueteres*, p. 72.
2. 3, 1, 5-6; 12, pr. 9 et suiv.
3. Hor. *Ep.* 1, 20, 13.
4. Pl. *Ep.* 2, 3, 8; 9, 23.
5. Cercle de Pison, dont Philodème fut l'hôte.
6. Hor. *Carm.* 2, 20, 17 et suiv.; Ov. *Tr.* 4, 10, 128; Mart. 8, 61, 5 et 10, 9, 3, etc...

Vopiscus[1], etc..., exigeraient déjà une longue énumération. J'essayerai seulement de mettre en évidence les traits spéciaux par lesquels ces hautes sphères littéraires se distinguaient de celles que nous venons de parcourir.

A l'époque de Cicéron, il était rare que la carrière d'un Romain appartenant à une famille distinguée ne le conduisît pas directement à la politique. Qui disait alors politique disait parole publique. Le sénateur, le magistrat et même le général devaient être orateurs et sentaient le besoin de s'entraîner à l'éloquence par des exercices journaliers de déclamation. Ils avaient en même temps conscience que la vie intellectuelle de la nation reposait sur eux et qu'ils se devaient de faire honneur à ce fardeau. Ces besoins avaient développé des tendances studieuses, s'exprimant en toute circonstance par le verbe *studere* et le substantif *studium*, dont la fréquence chez les écrivains reflète leur état d'esprit. On croyait déchoir si chaque journée n'avait pas, par quelque effort ou quelque travail, contribué à la souplesse ou à l'enrichissement d'un esprit qu'il fallait toujours tenir en éveil. Les lettres de Cicéron entretiennent ses correspondants de cette bonne volonté et montrent qu'un Romain ne s'estimait jamais en possession définitive de sa culture.

A l'époque impériale, cette disposition ne fit que s'exagérer et eut pour conséquence la conservation indéfinie des habitudes scolaires. Lorsque, pour répondre au désir de son jeune ami Fuscus Salinator, Pline le Jeune se met à lui tracer un programme d'études, ce sont les exercices pratiqués chez le grammairien et chez le rhéteur qu'il recommande : traduction grecque, thème et version ; imitation d'un morceau dont on a fait la lecture ; développement d'un sujet traité par un écrivain, puis comparaison du modèle et de l'imitation ; réfection d'un discours déjà composé en en modifiant les parties, rédaction historique ou épistolaire, composition d'un petit poème[2].

1. Ces Romains, souvent en vue à la fois dans le monde politique et dans le monde littéraire, ont été l'objet de monographies nombreuses : P. S. Frandsen, *C. Cilnius Maecenas*, Altona, 1843; M. Lenchantin de Gubernatis, *Quid Asinius Pollio de quibusdam aetatis suae scriptoribus senserit*, Riv. d. Fil., 1908, p. 261 et suiv.; L. Fontaine, *De Valerio Messala Corvino*, Versailles, 1878; J. Hammer, *Prolegomena to an edition of the Panegyricus Messalae, The military and political career of M. Valerius Messala Corvinus*, Columbia, 1925; cf. aussi M. Egger, *Denys d'Halicarnasse*, Paris, 1902, etc...

2. *Ep.* 7, 9.

Et ce n'était pas à huis clos seulement que s'exécutait ce programme élémentaire. Les Romains aimaient à retourner pour tout de bon à l'école, à s'asseoir de nouveau sur les bancs, à entendre une leçon de grammaire ou de rhétorique. Pline explique à son ami Mauricus qu'en lui confiant la recherche d'un professeur pour ses pupilles il a été pour lui l'occasion de ce plaisir[1]. Les empereurs trouvaient eux aussi le temps d'en jouir. Sénèque raconte comment Auguste, accompagné d'Agrippa et de Mécène, assistait aux déclamations, et il est aisé de deviner que ce haut exemple était suivi[2].

Le fruit de ce labeur était en général une médiocre production littéraire dont rien ou presque rien n'est venu jusqu'à nous. Les genres cultivés dans les cercles de lettrés n'ont pas beaucoup changé depuis l'époque républicaine. Mais ce qui est nouveau à l'époque impériale, c'est l'intensité et le mode des corrections. Des écrivains comme Pline et ses amis veulent que l'œuvre soit sans défaut et y intéressent tout leur cercle. J'ai décrit ailleurs la minutie de ces corrections et la torture que s'infligeait l'escouade qui s'y appliquait[3].

Par ce travail, les hautes classes ne doutaient pas qu'elles n'accomplissent leur devoir social en sauvegardant la culture dont le monde antique était si fier. Et ici apparaît un second trait de leur mentalité, qui s'est associé au premier et l'a renforcé. On n'a peut-être pas attaché, dans l'étude des opinions littéraires, une attention suffisante à l'orgueil de caste intellectuel qui, depuis Lucilius, s'applique à trier les lecteurs et à en dédaigner la majeure partie. Nous avons vu cette superbe s'exprimer plus d'une fois par la bouche d'Horace ; Perse parle de même dans des vers obscurs que M. F. Villeneuve interprète ainsi : « Il nous laisse entendre lui-même qu'il n'écrit ni pour les ignorants ni pour les simples[4]. » Martial donne une excellente formule de ce choix :

> *scribat carmina circulis Palaemon,*
> *me raris iuuat auribus placere*[5].

1. *Ep.* 2, 18, 1.
2. *Contr.* 2, 4, 12 ; cf. 1, 3, 11 ; Tac. *Dial.* 14, etc...
3. A. Guillemin, *Pline le Jeune et la vie littéraire de son temps*, Paris, 1929, p. 43 et suiv.
4. *Essai sur Perse*, p. 161.
5. 2, 86, 11-12 ; ce qui n'empêche pas Martial de se vanter que ses livres vont

Ce dédain des masses eut son retentissement dans la vie littéraire. Quand on y regarde de près, on s'aperçoit que si les lettrés des cercles côtoient le reste du public et même le peuple dans les plaisirs et manifestations intellectuelles, au théâtre, au forum, dans les basiliques, ils se sont fait de certains genres des jardins fermés dans lesquels ils n'admettent pas la foule. La satire semble bien être l'un de ces jardins. L'indifférence du public pour Horace nous est apparue frappante ; il est facile de se rendre compte que le petit livre de Perse a été peu lu, et de la popularité de Juvénal nous n'avons aucune trace. Pline même ne le nomme pas. Il est bien vraisemblable que le *Satiricon*, avec son élégante imitation des milieux populaires, n'a pas atteint le grand public. Et cette sorte de crevasse séparant les hautes sphères littéraires de ce que beaucoup appellent le *populus* est la meilleure explication que nous ayons de la transformation que subit la tragédie à l'époque impériale. Passée de la scène à l'auditorium, c'est-à-dire du grand public aux raffinés des sociétés littéraires, elle devint une forme de la satire.

La faille nous apparaîtra plus profonde encore si nous envisageons les théories. Elles ne se discutaient guère dans le grand public, mal préparé à discerner consciemment les nuances et peu entraîné aux débats subtils. Dans les cercles de lettrés régnaient, au contraire, des opinions. C'est là que l'asianisme rencontra son irréductible adversaire, l'atticisme. Ces deux systèmes, qu'on lie trop souvent en un couple de contraires, ont en réalité des ressorts très inégaux. Nous avons vu plus haut que l'asianisme n'est autre chose que la réponse à l'appel des instincts littéraires d'un public moyen, tantôt basse et épaisse, tantôt fine et délicate, mais toujours vivante. L'atticisme fut, au contraire, une théorie éclose dans des milieux de lettrés boudeurs, dédaigneux de la vie du grand public et cultivant des œuvres artificielles, dépouillées à dessein de toute passion et de toute image. Des atticistes de stricte observance, comme Asinius Pollion, le temps n'a respecté aucun écrit.

A côté des exagérés se forma un tiers parti représenté surtout par Auguste, dont l'influence modératrice maintint, tant qu'il vécut, le contact entre les grandes productions littéraires et la vie

jusqu'au bout du monde et tombent dans les mains des centurions ; cette gloire venue par surcroît ne lui semble pas à dédaigner.

de la nation[1], et Denys d'Halicarnasse qui, après une charge vigoureuse contre l'asianisme[2], revint à des sentiments plus sages et eut une action heureuse sur le milieu qu'atteignirent ses écrits et son enseignement.

D'autres issues s'offraient à ceux qui voulaient à tout prix fuir l'asianisme. Au siècle précédent, le parti des anciens avait eu pour mot d'ordre de s'opposer aux nouveautés venues de la Grèce. Comme les modèles grecs avaient maintenant droit de cité non seulement dans les genres littéraires, mais dans le vocabulaire et la syntaxe de la langue, le rôle de ce parti était terminé sous sa forme primitive. Cependant il durait et son ardeur belliqueuse n'était pas calmée. Non seulement il s'efforçait de maintenir en honneur des auteurs que le grand public avait cessé de lire, mais il rompait des lances en leur faveur avec les plus délicats parmi les lettrés, Horace, par exemple[3]. Des esprits justes et droits, Tacite[4], Juvénal[5], Pline le Jeune[6], protestaient contre une telle attitude et s'efforçaient d'en montrer le ridicule, demandaient quelle date formait la délimitation entre anciens et modernes, pourquoi, avant cette date, tous les écrits étaient excellents et après tous condamnables. Leur raison ne triompha pas et le culte inconsidéré des anciens alla se développant à mesure qu'on s'éloignait d'eux.

Ce sont aussi des ennemis de l'asianisme que met aux prises la querelle des Apollodoriens et des Théodoriens, dont les griefs réciproques sont encore mal connus. Mais deux notions sont acquises à leur sujet ; la première, c'est que des deux adversaires, Apollodore de Pergame, maître d'Auguste[7], et Théodore de Gadara, maître de Tibère, aucun n'appartenait au parti asianiste ; la seconde, c'est que les Apollodoriens se réclamaient des modèles antiques[8].

Ces considérations nous mettent en présence d'une petite répu-

1. Suet. *Aug.* 86.
2. *De ueteribus oratoribus*, 446; Denys devint par la suite beaucoup plus tolérant. cf. M. Egger, *Denys*, p. 40.
3. Hor. *Sat.* 4, 1 et suiv.; 10, 1 et suiv., etc...
4. *Dial.* 16.
5. 7, 38.
6. *Ep.* 1, 16, 8.
7. Cf. M. Schanz, *Die Apollodoreer und die Theodoreer*, Herm. 1890, et en particulier p. 37 et suiv.; F. Blass, *Die griechische Beredsamkeit in dem Zeitraum von Alexander bis auf Augustus*, Berlin, 1865, p. 155 et suiv.
8. Anonyme de Séguier, L. Spengel, *Rhet. Graec.* I, II, p. 358, 15 et 16.

blique des lettres, toujours prête à faire front contre l'ennemi commun, l'asianisme, mais infiniment divisée lorsqu'il s'agit des aspects positifs de son programme, et, tendance plus fâcheuse encore, n'en cherchant la réalisation que par le recours à quelque idéal périmé que pouvait atteindre seulement un effort laborieux ou un tour de force du génie. L'ensemble des cercles littéraires regardait obstinément en arrière.

Certains esprits entrevirent cependant les inconvénients d'une telle situation et en même temps les issues qui permettaient d'y échapper. A l'intérieur même des cercles de lettrés se dessinèrent plusieurs mouvements tendant vers une sorte de renouveau. Malheureusement ils avortèrent, faute de trouver l'atmosphère dont ils avaient besoin et d'être nourris par une sève assez forte.

Le premier pourrait être appelé « la querelle du livre égal ». L'auteur du Περὶ ὕψους se demande s'il est plus avantageux à l'œuvre littéraire que la correction y soit partout respectée ou qu'une beauté plus hardie vienne compenser les fautes de goût. « Homère, dit-il, est bien loin d'être exempt d'erreurs (ἁμαρτήματα καῖ Ὁμήρου καὶ τῶν ἄλλων), et cependant ne préférerait-on pas être Homère plutôt que tel autre petit poète auquel rien ne peut être reproché[1]? » Que nous ayons là un écho des discussions de l'époque, nous ne saurions en douter en entendant Martial exprimer son dédain pour le « livre égal » :

aequalis liber est, Cretice, qui malus est[2].

L'épithète n'est pas choisie à l'aventure. Elle signifie moins « égal à lui-même en toutes ses parties » que « conservant le niveau de la plaine ». Cicéron[3] et Horace[4] se jouent déjà au milieu d'images dérivant de la conception des trois styles représentés le premier comme « élevé » et le dernier comme « bas » ; ce dernier assure à celui qui l'emploie la sécurité du terrain plat, tandis que si l'on monte haut avec le premier, on s'expose au danger d'une chute. L'idée de « danger », *praeceps*, *abrupta*, *periculosa*, παράβολα, etc..., a fini par former antithèse avec celle du *liber aequalis*[5]. Cette doctrine est copieusement exposée dans la lettre 9, 26, de Pline, qui

1. Éd. Vahlen, 33.
2. 7, 90, 4.
3. *Or.* 98.
4. *A. P.* 28.
5. Sen. *Contr.* 10, praef. 15; Sen. *Ep.* 59, 5; 114, 11; Quint. 8, 6, 11; 2, 11, 13, etc...

commence par une sorte de maxime : *nihil peccat nisi quod nihil peccat.* Après cela viennent de nombreux exemples de passages « risqués », dont quelques-uns sont communs à Pline et au Περὶ Ὕψους. Cet accord d'auteurs appartenant à des âges différents indique clairement qu'une protestation contre la tendance stérile à la perfection a traversé toute la petite république des raffinés. Cicéron n'a pu contenir son génie dans les cadres de l'atticisme et l'a expié en se voyant marqué du signe de l' « asianisme ». Et n'est-ce pas précisément cet état d'esprit qui nous a donné Juvénal et Tacite? C'est à ce niveau qu'aurait dû se produire, si elle eût été possible, la soudure des cercles littéraires et du grand public. Elle a échoué vraisemblablement parce que, après Tacite, aucun génie de premier ordre, arrachant les lettrés à leurs minces querelles, le grand public à ses goûts trop faciles, n'est venu refaire autour de lui dans l'admiration l'unanimité qui avait accueilli Virgile et Tacite.

Une vue pénétrante aurait distingué dans les controverses de l'époque d'autres promesses de renouvellement. On admet d'ordinaire aujourd'hui que l'opposition des Apollodoriens aux Théodoriens ne portait guère que sur un point : le premier tenait pour la rigidité du schéma oratoire, le second pour la liberté ; il s'agissait donc de savoir si la liberté de l'art devait oui ou non être entravée par des « règles[1] ». La même question semble s'être discutée dans le cercle de Pison, aux réunions d'Herculanum, et on a pu montrer que Philodème, discutant si âprement les théories de Néoptolème de Parion, le modèle d'Horace[2], avait été amené par les doctrines épicuriennes à un état d'esprit plus aigu encore que celui de Théodore. Dans plusieurs articles[3], parus dans la revue *Atene e Roma*, M. A. Rostagni s'est attaché à mettre en lumière ce que contenait de nouveau la doctrine de ce philosophe : liberté de l'art, surtout vis-à-vis de la morale, union étroite du fond et de la forme, recherche d'une matière vivante, etc...

Si ce mouvement eût été viable, peut-être eût-il réalisé ses promesses. Mais on ne peut envisager des conséquences qui ne se sont pas produites. Je ne le rappelle que pour n'oublier aucune des ten-

1. Anonyme de Séguier, Spengel, I, II, 370, 14; 375, 9.

2. Ch. Jensen, *Philodemos. Über die Gedichte fünftes Buch*, Berlin, 1923, *passim*.

3. *Sulle trace di un' estetica dell'intuizione*, 1920, p. 46 et suiv., etc... Cf., du même auteur, *Filodemo contro l'estetica classica*, Riv. fil. e istr. class., 1924, p. 2.

dances qui s'agitaient alors et montrer que si les sphères de la haute culture vivaient volontiers toutes fenêtres closes, certains y sentaient cependant le besoin d'un renouvellement.

A. GUILLEMIN.

VI

L'ORPHISME A ROME

PAR A. BOULANGER
Professeur à la Sorbonne

« L'orphisme est à la mode ! » déclarait Erwin Rohde en 1895. Or, il ne semble pas que, depuis cette époque, l'orphisme se soit démodé. On continue à lui consacrer des livres, qui, le plus souvent, sont à côté de la question qu'ils prétendent traiter ; on le fait intervenir à tout propos et surtout hors de propos. C'est, en effet, une méthode aisée que de crier à l'orphisme dès qu'il s'agit de purifications, de migration des âmes, de châtiments infernaux, enfin de tout ce qui semble ne pas s'accorder avec l'idée qu'on s'est faite une fois pour toutes de la religion hellénique. C'est ainsi qu'on a déclaré orphique la généalogie divine qui se trouve au XIV^e^ chant de l'*Iliade*[1], sinon l'épisode entier de la Διὸς ἀπατή ; une bonne partie de la *Nekuia* odysséenne ; divers mythes de la *Théogonie* hésiodique ; toutes les traces de mysticisme qu'on trouve chez les philosophes présocratiques ; l'inscription célèbre du thiase des Iobacchoi ; toute une série d'inscriptions funéraires ; la christologie de saint Paul, voire même le christianisme tout entier ; l'ascétisme des Esséniens ; les sculptures à sujets helléniques du Sarapeion de Memphis, en attendant qu'on interprète de façon semblable l'énigme du tableau du Titien dit « l'Amour sacré et l'Amour profane ».

De même on a identifié avec l'orphisme tous les mystères dionysiaques et spécialement ceux de Dionysos chthonien, par exemple le rituel des Anthestéries. On a prétendu le retrouver

1. Ξ 302 « Ὠκεανόν τε Θεῶν γένεσιν ».